

Réagir (avril): « Un grand oublié: Jean Guitton », par M. Emile Magne.

Les Poètes d'Orphée sont le n° 9 (automne-hiver) des *Cahiers américains* de M. Barzun. Célébration du vingtenaire de l'Orphisme, du Simultanéisme, du Polyphonisme. — « L'œuvre de Fernand Divoire », par M. Carlos Larronde.

La Revue de Paris (1^{er} avril): « Souvenirs du 18 mars 1871 », par M. Paul Cambon. — « Balzac à Genève », par M. G. Jean-Aubry.

La Revue Universelle (1^{er} avril): MM. J. et J. Tharaud: « Les mille et un jours de l'Islam ». — Un beau poème de M. A. Droin « à André Chénier ».

La Nouvelle Revue Critique (avril): M. J. Tiercelin: « Jules Valès conférencier ». — « Eugène Montfort », par M. Pierre Bathille.

Les Marges (10 avril): « Archives béruigiennes », par M. André Berry. — « Au café », par M. Philoxène Bisson. — « D'une petite ville gasconne », par M. R. Ranson. — Et les vivantes chroniques de MM. E. Tisserand, Guy Lavaud, Claude Berton — avec la rubrique « apollinarienne ».

Europe (15 avril): « La nation contre la patrie », par M. Henri Nadel. — « D'Érasme à Proust », par M. R. Jean-Richard Bloch. — « Prospérité », par M. François Crucy.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra: *Le Marchand de Venise*, opéra en trois actes et cinq tableaux d'après Shakespeare, livret de M. Miguel Zamacoïs, musique de M. Reynaldo Hahn. — Gaité-Lyrique: *Malvina*, opérette en trois actes, livret de MM. Maurice Donnay et Henri Duvernois, musique de M. Reynaldo Hahn. — Société des Etudes Mozartiennes. — Un incident Paray-Vuillermoz.

M. Reynaldo Hahn est un musicien et un lettré. Il a du goût; il a des idées et il connaît son métier — j'entends le mot au sens le plus noble, et qui est comme on dit si volontiers aujourd'hui, la technique d'un art, car aujourd'hui, on ne redoute point le pléonasme. Et puis M. Reynaldo Hahn ne dédaigne pas de plaire, et cela lui fut imputé à crime en un moment où la laideur était si bien à la mode que l'on se demandait avec angoisse quelle image de notre siècle se ferait la postérité. Il a eu l'audace de plaider pour la voix humaine — le plus bel instrument de musique qui soit et qui sera toujours — et il l'a fait avec une chaleur convaincante. Il a écrit pour la voix et il l'a fait avec talent. Et tout cela était nécessaire et même courageux, puisque c'était

aller contre le snobisme et que les plus grands compositeurs semblaient dédaigner les voix et n'aimer plus que les instruments. On attendait donc avec autant de sympathie que de curiosité **Le Marchand de Venise**, annoncé à l'Opéra depuis le début de la saison. L'ouvrage a été brillamment monté, entouré des soins les plus minutieux. Il réunit une distribution admirable. Cependant, je n'ai pas ressenti en l'écoutant ce plaisir que j'aurais voulu sans mélange et que j'avais espéré.

M. Reynaldo Hahn, et lui plus encore que le librettiste, M. M. Zamacoïs, a traité *le Marchand de Venise* en opéra gai, Mozart eût dit en *dramma giocoso*. C'était son droit, penserez-vous. Certes, et que *Don Giovanni* soit un *dramma giocoso*, et plus « bouffe » même en certaines scènes que ne l'est en aucune de ses parties *le Marchand de Venise*, n'empêche pas *Don Juan* de rester un drame dont le pathétique, la grandeur et la noblesse ne le cèdent en rien à ceux de nulle *opera seria*. Mais il y a, quoi qu'on fasse, dans *le Marchand de Venise*, de Shakespeare, quelque chose dont le librettiste ni le musicien ne peuvent se rendre maîtres, qu'ils ne peuvent ni modifier, ni altérer, et c'est le fond même du drame, c'est le personnage de Shylock, c'est la haine qui l'anime, c'est l'esprit de vengeance qui est en lui et qui le pousse à réclamer la chair d'Antonio comme si le sang du chrétien allait laver les outrages et les crachats subis par le juif. Tout cela, qui est immense dans Shakespeare, est concis, ramassé, réduit à l'essentiel — le drame est un des plus courts qu'il ait écrits. Et quelle grandeur, quelle âpreté cette concision géniale donne-t-elle à la pièce! La scène du tribunal est bien un des sommets de l'art shakespearien. M. Zamacoïs ne s'est point écarté sensiblement du texte. Il a transcrit avec fidélité les jeux de scènes, les *a-parte* de Portia et de Nérissa et le coup de théâtre qui, au moment où Shylock se croit vainqueur, arrête son couteau.

This is something else.

This bond doth give thee here no jot of blood...

« Il y a autre chose: ce billet ne t'accorde pas un peu de sang... » Mais MM. Zamacoïs et Hahn ont fait précéder la

sentence d'un « air » de Portia, de couplets sur la justice boiteuse,

Encore un peu de patience,
Car la Justice n'est pas loin,
De quelques pas, je la devance,
Elle ne vous décevra point.
Malgré son allure flâneuse,
Elle atteint qui veut l'esquiver;
Seulement, comme elle est boiteuse,
Il lui faut le temps d'arriver...

Ah! que nous sommes loin de Shakespeare à ce moment-là, loin de Shylock, loin de Venise... Nous sommes en pleine opérette, et c'est cela qui m'a semblé l'erreur capitale des auteurs: faire du *Marchand de Venise*, si fort dans sa concision, une longue, longue opérette (beaucoup plus qu'un *dramma giocoso*). Je sais bien que Shakespeare n'a pas écrit un drame noir et constamment tendu; je n'ignore point qu'il y a dans Shakespeare aussi des scènes bouffonnes (M. Zamacoïs a même supprimé celle de Lancelot Gobbo et de son père), mais si M. Reynaldo Hahn a traité avec une légèreté dont j'admire infiniment le charme la scène des masques et l'enlèvement de Jessica, l'ouvrage tout entier ressemble plus à une opérette qu'à un opéra, et ni le sujet, ni le cadre, ni l'interprétation surtout, et à cause même de sa qualité, ne sont exactement ceux qui conviennent à une opérette. Cela est si vrai que le personnage de Shylock doit à M. Pernet, son interprète, d'avoir conservé sa grandeur shakespearienne, que le personnage d'Antonio doit à M. Cabanel la meilleure part de sa noblesse, et celui de Bassanio à M. Singher sa poésie. Mais Mlle Fanny Heldy, qui, à l'acte du jugement, accentue précisément ce caractère opérette de la musique, souligne la disparate et l'on se demande comment le Doge (que personnifie avec tant de majesté M. Narçon) peut prendre au sérieux ce freluquet d'avocat, soi-disant envoyé par le savant docteur Bellario...

M. André Pernet est un juif saisissant. L'admirable talent de cet artiste s'affirme dans chacune de ses créations et semble se renouveler en se surpassant chaque fois. Shylock n'est pas seulement l'usurier âpre et terrible, c'est, sous tant

de dureté, un homme : « *I am a Jew; hath not a Jew eyes? hath not a Jew hands, organs, dimensions, senses, affections, passions?...* » Ces affections, ces passions, comme M. Pernet les fait deviner sous le triple airain de son inflexible haine! Il n'y a rien de convenu, rien qui sente le théâtre et l'artifice dans son jeu. Il est Shylock si simplement qu'il fait oublier la difficulté d'un tel rôle. M. Martial Singher porte avec grâce le costume mi-parti du galant Bassanio et chante à ravir la cantilène : « Portia, dès que l'on prononce ces accents tendres et chantants... » qui appelle inévitablement le *bis*. M. Cabanel est aussi naturellement noble et bien chantant. Mme Renée Mahé a une voix délicieuse et la conduit en cantatrice expérimentée. Mmes André Marilliet et Odette Renaudin, MM. Le Clezio, Chastenet, Louis Morot, sont excellents et les chœurs et l'orchestre, conduits par M. Philippe Gaubert avec cette perfection qui lui est coutumière, ont droit aux plus vifs éloges. Les décors de M. Alix, surtout celui du second acte, sont fort jolis. Tout cela doit plaire, évidemment, car tout cela est fort séduisant. Mais reste à savoir si le *Marchand de Venise*, en dépit des vers fameux sur la séduction de la musique que l'on y trouve, est bien une pièce *séduisante* au sens où l'a compris M. Reynaldo Hahn.

§

Avec un livret comme celui de **Malvina**, le compositeur pouvait librement donner cours à sa fantaisie. Sans doute aurait-on souhaité quelque chose qui relevât l'anecdote. Il nous semblait à chaque instant retrouver de vieilles connaissances. C'est un plaisir, certes, et un plaisir de tout repos... Et puis il y a de si charmants décors de M. Fernand Ochsé et de Mlle Jenny Carré, et puis il y a M. Roger Bourdin dont les qualités vocales, la jeunesse, l'entrain sont irrésistibles, et il y a M. Carpentier, qui est un magnifique bourgeois louis-philippard, une manière de Joseph Prudhomme armé du sabre fameux; et il y a encore le ténor Macquaire qui apparaît loqueteux et brave comme Gavroche. Et il y a de charmants couplets, des airs entraînants, mais il y a aussi bien des longueurs...

J'ai rarement éprouvé plaisir aussi complet que celui que m'a donné le dernier concert de la **Société des Etudes Mozartiennes**. Réentendre les *Vêpres des Confesseurs* (1780) d'abord, et puis écouter cette *Messe en ut* (1778), que l'on sait, par oui-dire, un chef-d'œuvre, mais qu'on n'a jamais eu l'occasion d'entendre en France, car elle n'y a jamais été jouée, et puis encore, entre le *Gloria* et le *Credo* de cette messe, suivant l'usage qui ajoute à cette place des motets, entendre l'antienne *Querite primum*, que Mozart composa pour être admis à l'Académie de Bologne, lorsqu'il avait quatorze ans, n'est-ce point merveille? Et merveille d'autant plus merveilleuse que l'interprétation, en tous points admirable, réunit Mmes Malnory-Marseillac, Pola Fiszal, MM. Cathelat et Hazart, les chœurs et l'orchestre de la Société sous la souple, l'intelligente et fervente direction de M. Félix Raugel. Nous avons eu là d'inoubliables instants: l'entrée du chœur dans le Psaume *Laudate Dominum*, par exemple, ou encore le *Magnificat*. Plaisir du cœur et joie de l'esprit, Mozart nous donne tout ce que la musique peut apporter et il le dispense avec une générosité inépuisable. On a trop souvent répété que son génie n'était point religieux, que toutes ces grâces et tous ces ornements convenaient mal à la majesté des mystères chrétiens. Mme Octave Homberg, en une de ces causeries familières et savantes, mais dont la science se cache si modestement sous la simplicité du ton, Mme Homberg l'a dit excellemment: le style orné de Mozart, c'est l'hommage d'un cœur joyeux au Seigneur. Ingénument, il exprime dans la langue qui lui est habituelle sa foi profonde. Il conserve avec Dieu cette familiarité enfantine qui l'empêche de mettre un masque solennel sur son visage. Il se présente devant le Créateur avec les dons qu'il en a reçus, comme on revêt ses beaux habits pour aller à l'église aux jours de fête. Ses habits sont d'époque, comme on dit, et du plus pur XVIII^e. Mais comment être assez aveugle et sourd pour ne point apercevoir sous les atours baroques de cette musique, la pureté et la grâce candide du génial enfant? Et comment aussi ne point frémir aux éclairs fulgurants, qui, tout à coup, déchirent ces nuées gracieuses et révèlent un abîme de douleurs sans fond?

§

Il n'est bruit dans le monde de la musique que de l'incident **Paul Paray-Emile Vuillermoz**. Il appartient aux tribunaux de dire si un chef d'orchestre, s'adressant du haut de son estrade au public de ses concerts, peut, sans apporter de preuves, accuser un critique de *vénalité* et *d'hypocrisie*...

RENÉ DUMESNIL.

ART

Exposition J.-L. Perrichon : Galerie Pelletan-Helleu. — La Provence : Galerie Charpentier. — Exposition de peintures : Galerie Attica. — Exposition de la jeune peinture belge : Musée du Jeu de Paume. — Exposition Frédéric Bazille : Salle des Etudiants protestants. — Exposition des Futuristes italiens : Galerie Bernheim-Jeune.

J.-L. Perrichon, depuis trente-cinq ans, fait preuve sans cesse d'une extrême habileté de métier à graver les œuvres d'un Bourdelle, d'un Carrière, d'un Steinlen et d'autres artistes de valeur avec un profond respect de la personnalité de chacun et un art parfait à la faire ressortir. Graveur original, il excelle à formuler des portraits d'un beau relief et d'une vie ardente, tel son Verlaine qu'il faut placer très haut dans l'iconographie du poète, ou son Verhaeren. En dehors de sa besogne de graveur, c'est un peintre ému et les paysages qu'il a longtemps gardés dans son atelier, sans en accrocher aux Salons ou expositions particulières, frappent par leur accent profond et le grand art de coloriste véridique qu'ils dénotent. Perrichon est aussi un maître du dessin et nul n'indique mieux que lui par le blanc et le noir densités et tonalités.

§

La C^{ie} P.-L.-M. a réuni à la galerie Charpentier des livres, des tableaux, des statuettes évoquant en beauté le **Midi** et les a spirituellement ordonnés selon les us de l'indicateur. On commence ce périple de la vallée du Rhône par Viviers peint par Goulinat. On passe par Avignon copieusement décrit par Montagné, par Marseille dépeint par ses Allègre et ses Olives, puis Toulon et son port par Othon Friesz, puis Cannes ensoleillé par Jaulmes. Une petite rétrospective